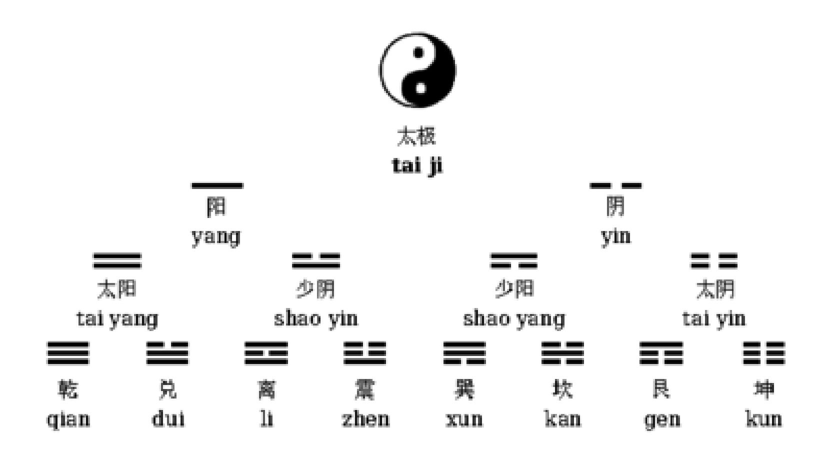
# YI JING, LA SAGESSE DU CHANGEMENT

*« Tout ce qui ne régénère pas, dégénère. »*
Edgar Morin



Le Yi Jing, ou « Livre des mutations »[1], est sans conteste le livre chinois le plus connu en dehors des frontières de son pays d'origine. En Chine même, il a toujours eu la faveur des élites, depuis Confucius jusqu'à Mao Zedong. En Occident, il a captivé de grands esprits comme le philosophe-mathématicien Gottfried Wilhelm von Leibniz et le psychanalyste Carl Gustav Jung. Aujourd'hui traduit dans toutes les langues et mis à toutes les sauces, le Livre des mutations fait véritablement partie du patrimoine intellectuel de l'humanité.




## Yi Jing, mode d'emploi

Le Yi Jing est le premier des cinq « classiques » (*jing*) dont l'étude était obligatoire pour les lettrés. C'est au départ un livre servant à la divination, dans la pure tradition de pratiques divinatoires qui plongent leurs racines dans le néolithique. Mais cet ouvrage va évoluer et, très tôt, il ne se contentera plus de répondre à la question « que va-t-il

arriver ? » : il donnera également des indications sur l'attitude à adopter en fonction des circonstances. Le livre de divination est ainsi devenu un livre de sagesse.

A la base du Yi Jing, on trouve les hexagrammes, combinaisons par deux de huit trigrammes (*ba gua*). Ces derniers sont eux-mêmes formés par la combinaison par trois de traits pleins *yang* (—) et de traits discontinus *yin* (- -) (voir figure). Ces huit trigrammes symbolisent les éléments de base de l'univers : le Ciel, la Terre, le Tonnerre, l'Eau, la Montagne, le Vent, le Feu, le Lac.

Des commentaires associés à chaque hexagramme – « le jugement », « l'image » et « les traits » pour les principaux – rendent compte de la situation et donnent des indications sur l'attitude à adopter. On lit par exemple, pour l'hexagramme 64 : « [...] Que le renard ayant presque accompli la traversée trempe sa queue. Aucun lieu n'est profitable [...] Le feu se trouve au-dessus de l'eau [...] Ainsi l'être accompli en étant très attentif dans la différenciation des choses demeure en sa place. » (Traduction : Centre Djohi.)

Pour obtenir une réponse à une question donnée, il existe différentes techniques qui permettent de sélectionner un hexagramme parmi les 64 que compte le Livre. Décrire par le menu le processus opératoire de chaque technique ne présente guère d'intérêt dans le cadre du présent article. Le lecteur intéressé trouvera tous les détails dans l'un ou l'autre des nombreux livres consacrés au Yi Jing. Pour faire bref, disons simplement qu'il existe trois méthodes usuelles : la plus ancienne est le tirage par tiges d'achillée (actuellement souvent remplacées par des baguettes de bambou) ; la plus courante utilise des pièces de monnaie (souvent des fac-similés d'anciennes pièces chinoises à trou central) ; la plus facile consiste tout simplement à ouvrir le livre à une page quelconque, en se fiant à son intuition.

Sauf si l'on ouvre le livre au hasard, la sélection de l'hexagramme se fait trait par trait. Et, chose remarquable, chaque trait est en quelque sorte vivant puisqu'il porte en lui son potentiel de changement. C'est ainsi qu'on distingue, pour le trait plein *yang*, le « Vieux Yang » mutant en yin, et le « Jeune Yang » non mutant. Il en est de même pour le trait discontinu *yin*. Il s'ensuit que l'hexagramme formé de tels traits correspondra, non à une situation morte car figée, mais à un processus en action tout à l'opposé d'un état pétrifié.

**Le changement, fondement du monde chinois**

Avec ses hexagrammes en perpétuel devenir, le Yi Jing s'inscrit parfaitement dans la conception chinoise du monde qui s'appuie, non sur la catégorisation des êtres et des choses, mais sur la notion de processus, basé sur le changement et l'interdépendance. Nous sommes bien là à l'opposé de la pensée occidentale classique, qui fige l'objet et l'isole pour l'étudier mieux. (Par parenthèse, remarquons que la vision chinoise est très proche des théories scientifiques les plus actuelles, notamment dans le domaine de la physique.)

Pour les Chinois, la réalité est conçue « comme un surgissement permanent, comme un perpétuel passage du virtuel à l'actuel » (Jean-François Billeter), et leur préoccupation première sera de trouver la cohérence entre les incessantes transformations du Réel. Ces transformations s'inscrivent dans un processus dont les différentes phases peuvent être décrites ainsi : 1) apparition de la réalité à partir de l'indifférencié, sous une forme embryonnaire ; 2) développement jusqu'à réalisation complète ; 3) disparition et remplacement par une nouvelle réalité. Essayons par quelques exemples d'appréhender un peu mieux cette vision dynamique.

Cela commence... avec le commencement. Ainsi que le précise le vieux maître Lao Zi (Lao-Tseu) : « Le Dao donne naissance à l'un, l'un au deux, le deux au trois, le trois aux dix mille êtres. » (Traduction : Eulalie Steens.) Le Dao (ou Tao) est ici l'indifférencié.

Quoique le même Lao Zi nous mette en garde (« Le Dao qu'on saurait exprimer n'est pas le Dao permanent »), on peut se risquer à dire, en première approximation, que le Dao, c'est la potentialité, la virtualité. Par « deux », il faut évidemment entendre le *yin* et le *yang*. Quant à l'expression « dix mille êtres », elle signifie « tous les êtres », c'est-à-dire tout ce qui existe. Cet ensemble d'existants est donc le fruit de l'interaction des *yin* et *yang* ; une interaction par essence dynamique et génératrice de changement car il est clair que le phénomène décrit par Lao Zi n'est pas un événement « d'une seule fois » comme la création du monde chrétien (la notion de « créateur » est d'ailleurs totalement étrangère à la pensée chinoise, ce qui peut expliquer le peu de succès des missionnaires chrétiens des siècles passés). Au contraire, ce processus se renouvelle à chaque instant, il est permanent… et c'est bien la seule chose qui le soit !

Un deuxième exemple peut être trouvé dans le domaine de l'écriture. On sait toute l'importance que les Chinois lui accordent et, même si l'on ne pratique pas soi-même cette écriture, il suffit de regarder un calligraphe en action pour ressentir les forces de vie qui animent chaque caractère. Le dynamisme des caractères chinois se manifeste à plusieurs niveaux, à commencer par leur signification : elle n'est jamais figée, et change en fonction du contexte. Un même caractère pourra par exemple être un prénom, un substantif ou un verbe selon les circonstances. Ensuite, à l'intérieur d'une même signification, les frontières restent floues et évolutives dans le temps. Cette qualité de changement, cette impossibilité de figer le caractère dans une signification définitive, s'explique par la nature même de l'écriture chinoise. On considère en effet que les signes sont des réalités à l'état naissant, conçus comme des « émanations naturelles de configurations d'énergie en germe dans la réalité même » (Billeter). Cette conception exclut évidemment toute idée de signification arbitraire et conventionnelle.

Le troisième et dernier exemple concerne l'attitude à adopter lorsqu'on est immergé dans un tel maelström de changement. La solution la plus sage consiste à ne pas s'opposer au déroulement général des choses, à ne pas chercher à remonter à contre-courant du processus. Cette attitude d'opposition est non seulement dangereuse, voire suicidaire, mais elle est surtout inutile car le dynamisme du processus est tel qu'il génère en permanence des occasions et des opportunités qu'il suffit de saisir lorsqu'elles viennent à passer. Laisser les choses se dérouler sans s'y opposer ; s'harmoniser au mouvement : cette attitude générale d'attente – mais une attente active, attentive, avec un esprit ouvert – est connue sous l'expression de « non-agir » ou mieux « non-intervenir » (*wou wei*). Elle est au centre de l'enseignement du taoïsme et au cœur de la sagesse du Yi Jing.

### De la légende à l'histoire

A côté de ce que l'archéologie nous révèle de leur passé, toutes les grandes civilisations ont développé une histoire mythologique. Cela est particulièrement vrai pour la Chine mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, archéologie et mythologie ne constituent pas des domaines complètement séparés. De nombreux exemples montrent au contraire que les légendes de la vieille Chine ont souvent un fond historique[2]. La genèse du Yi Jing n'échappe pas à cette règle, et nous l'aborderons donc du double point de vue de la tradition et de la science.

D'ailleurs, le contenu lui-même du Livre est souvent inspiré par des éléments de l'historiographie. Ainsi en est-il de l'hexagramme 8 « Soutien », dont le commentaire : « […] L'arrivée du rebelle. Venu le dernier, il y trouva sa fin dernière » fait référence à un passage de la vie du roi semi-mythique Yu le Grand (dont nous allons parler dans un instant). On raconte en effet que Yu prit prétexte du retard inadmissible à une réunion de son vieil adversaire Fang Feng pour le sacrifier au dieu du sol.

Dans ses grandes lignes et en très résumé, l'histoire du Yi Jing met en scène des personnages de premier plan de l'historiographie chinoise.

Le tout premier se nomme Fu Xi. Héros civilisateur partiellement humain de la lointaine époque mythique, il passe pour avoir inventé quantité de choses utiles pour l'humanité naissante, dont les fameux trigrammes.

Vient ensuite le héros et roi Da Yu (« Yu le Grand »). Plus qu'un personnage de légende et une des figures les plus célèbres de la mythologie chinoise, Yu pourrait être le premier souverain historique de la Chine et il aurait vécu vers 2200 avant notre ère. Quoi qu'il en soit, c'est à lui qu'est attribuée la fondation de la toute première dynastie chinoise, celle des Xia. Avant d'accéder au trône, Yu s'attaqua avec succès à un des grands fléaux de la Chine : les inondations aussi catastrophiques que périodiques du fleuve Jaune. Selon certaines traditions, c'est sous le règne de Yu que les huit trigrammes furent combinés deux par deux en soixante-quatre hexagrammes dans une première version du Livre des mutations.

Chronologiquement, vient ensuite le roi Wen, fondateur de la dynastie des Zhou, à la fin du XI$^{e}$ siècle avant notre ère. C'est le plus souvent à lui (et non à Yu) qu'est attribuée l'idée de combiner les trigrammes en hexagrammes. En tout cas, c'est au roi Wen que l'on doit la réorganisation du classement des hexagrammes en une version définitive, ainsi que la rédaction d'une explication – le « jugement » – pour chacune des figures. Il aurait effectué cet important travail alors qu'il était emprisonné sur l'ordre du tyran Di Xin qu'il combattait.

Citons aussi Wu Wang, duc de Zhou et fils du roi Wen. Homme d'Etat modèle, humble et sage, c'est à lui que l'on attribue le texte ajouté aux différents traits et qui en donne le sens. C'est à cette époque que le Yi Jing devint oracle officiel de la cour sous le nom de Zhou Yi ou « Livre des mutations des Zhou ».

Et puis bien sûr, il y a l'incontournable Kongfuzi (Confucius, 551-479 avant notre ère). Penseur universel et curieux de tout, Maître Kong se devait d'apporter sa contribution à l'élaboration du Yi Jing. On raconte qu'à la fin de sa vie, il se passionna pour l'étude du Livre, le consultant si souvent qu'il fallut remplacer à trois reprises la reliure de cuir. Traditionnellement, on lui attribue la rédaction des commentaires connus sous le nom de *Shiyi* (« Dix ailes »). En réalité, on sait aujourd'hui que ces textes sont bien plus tardifs mais ils sont l'œuvre de confucéens et s'inspirent (au moins théoriquement compte tenu des dérives politiques de ces disciples tardifs) de l'enseignement du Maître.

Par la suite, le Yi Jing connut un destin exceptionnel. D'abord, il échappa au gigantesque autodafé que le Premier Empereur – celui-là même dont on admire aujourd'hui l'armée en terre cuite – organisa durant son court mais exceptionnel règne (221-210 avant notre ère). Sans doute le Livre fut-il épargné à cause de son utilité en tant qu'ouvrage de divination.

A partir des Han (dynastie qui régna de 207 avant J.-C. à 220 de notre ère), le Yi Jing, désormais marqué du sceau de Confucius, fut considéré comme une référence dans un monde qui plaçait la doctrine confucéenne au centre de ses activités. C'est ainsi que le Livre prit place parmi les treize Classiques confucéens et qu'il s'enrichit des commentaires d'inspiration confucéenne connus sous le nom de « Dix ailes ». Par leur style lourd et pompeux, ils contrastent fortement avec la partie ancienne du Yi Jing et sont tout aussi éloignés de la pensée stimulante de Maître Kong.

## Le Yi Jing, héritier d'une tradition millénaire

Si l'on se place maintenant d'un point de vue strictement scientifique, on ne peut pas dire grand-chose quant à l'époque de rédaction de la partie ancienne du Livre. La présence de nombreux caractères archaïques permettent en tout cas de placer sa naissance avant la deuxième moitié du VIII$^{e}$ siècle avant notre ère. On pense qu'il a pu être l'œuvre d'un

seul rédacteur si l'on en juge par la cohérence du style. Ce qui est sûr par contre, c'est que le Yi Jing s'inscrit dans la tradition millénaire des pratiques divinatoires. Inventées dès le néolithique, les techniques de divination se sont développées considérablement sous les Shang (1600 à 1050 avant notre ère) et c'est grâce à elles que l'écriture a pris son essor.

Moyen de communication privilégié avec les dieux, la divination était pratiquée par des prêtres-chamanes selon un principe de base immuable : on exposait des fragments de squelette animal à des pointes rougies au feu et on interprétait les craquelures qui apparaissaient suite à cette exposition, ces craquelures étant considérées comme les « décrets de l'Empereur du Ciel ». Au temps des Shang, cette technique de pyromancie évolua toutefois sur deux plans par rapport à ce qui se pratiquait au néolithique. Premièrement, les omoplates d'animaux domestiques – bœuf, porc et mouton – furent majoritairement remplacées par des carapaces et des plastrons de tortue. Ces supports étaient creusés sur une face de petites alvéoles dans lesquelles le devin insérait une pointe portée au rouge et les craquelures apparaissaient sur l'autre face. Deuxièmement, des signes d'écriture accompagnaient désormais parfois (mais pas toujours) les divines craquelures. Une fois l'opération terminée, le matériau était soigneusement rangé dans les « archives divinatoires ». Cette obsession de l'archivage, qui sera une caractéristique de la civilisation chinoise à toutes les époques, fera le bonheur des pilleurs d'abord, des archéologues ensuite puisque des milliers de ces documents seront mis au jour.

**Des lettres…**

On s'est longtemps interrogé sur la nature exacte de ces figures aussi simples que géniales que sont les trigrammes et les hexagrammes. Sont-ce de simples notations idéographiques ou des éléments d'écriture ? La plupart des spécialistes optent aujourd'hui pour la première hypothèse. Toutefois, de récentes études semblent remettre en question ce qui paraissait définitivement acquis. Il existe en effet une troublante similitude entre les tri- et les hexagrammes du Yi Jing et des « mots étranges » figurant parmi des inscriptions archaïques des Shang et des Zhou. D'abord considérés comme des emblèmes de tribu, ces « mots étranges » sont aujourd'hui identifiés comme des nombres utilisés comme alphabet. Si l'on suit ce raisonnement, le système de traits pleins et discontinus qui fascina tant le mathématicien Leibniz serait donc un alphabet.

**… et des traductions**

Restons dans le domaine de l'écriture, pour aborder un problème aussi ardu que fondamental : celui de la traduction du Yi Jing. Ou plutôt des traductions. Car, au-delà de la difficulté déjà bien réelle de rendre correctement le sens d'une langue dont la signification des mots est fluctuante suivant le contexte, on se heurte, avec le Livre des mutations, à un langage archaïque, utilisant de surcroît des mots de jargon divinatoire, le tout étant assaisonné d'une bonne dose de poésie. Inutile de dire qu'il ne suffit pas de connaître le chinois pour lire le Yi Jing dans le texte. D'ailleurs, le « Chinois moyen » n'y comprendra goutte, et seuls les spécialistes peuvent s'attaquer à ce texte redoutable avec une chance de succès.

Les difficultés des traducteurs – et, partant, des lecteurs – apparaissent très clairement lorsqu'on s'amuse à comparer différentes traductions d'un même passage. Parmi toutes les versions disponibles, j'ai choisi celle de Richard Wilhelm (parce qu'elle est sans doute la plus connue dans son format de petit livre jaune), à comparer avec une traduction plus récente et axée sur le mot à mot, établie par le Centre Djohi. (Afin de mieux coller au texte chinois, cette traduction ne comporte pas de ponctuation.) Les passages choisis se rapportent au premier hexagramme.

***Wilhelm.*** L'HEXAGRAMME : Le créateur – LE JUGEMENT : Le créateur opère une sublime réussite, favorisant par la persévérance – L'IMAGE : Le mouvement du ciel est puissant. Ainsi l'homme noble se rend fort et infatigable.
***Centre Djohi.*** L'HEXAGRAMME : Elan créatif – LE JUGEMENT : Elan créatif fondamentalement favorisant Ténacité profitable – L'IMAGE : Le ciel circule-et-agit avec une force infatigable Ainsi l'être accompli en se renforçant lui-même n'est jamais à bout de souffle

On voit bien que les deux textes traitent du même sujet mais les différences sont manifestes. Alors, que choisir ? Comment faire ?

D'abord, accepter ces différences et les considérer, non comme des obstacles, mais comme des opportunités d'ouverture. D'ailleurs, nous avons vu combien le monde chinois était marqué par le changement et le Livre lui-même ne fait évidemment pas exception à la règle. Accepter les différences et les exploiter suppose évidemment que l'on possède plusieurs versions du Yi Jing. Mais comme pourrait le dire le Livre lui-même : « Pas de regret : la rentabilité de l'investissement ne fait aucun doute[3]. »

Enfin, il faut me semble-t-il, se faire confiance et, lorsqu'on est amené à interroger le Yi Jing, être à l'écoute de son intuition au moment du choix. La vieille sagesse chinoise nous le rappelle : tout est changement, tout est changeant, chaque circonstance est unique et exige un comportement adapté. Ainsi, une même question posée à deux moments différents nécessitera un traitement particulier.

**Les mutations du Livre**

Si l'on en croit la tradition et plus précisément le Zhouli (« Rites des Zhou »), le Yi Jing que nous connaissons aujourd'hui n'est pas l'original, mais constitue la dernière version d'une série de trois. La première, le Lian Shan, daterait de Yu le Grand et serait placé sous le signe de la Montagne (*gen* – hexagramme 52) ; la deuxième, le Gui Cang, aurait vu le jour sous les Shang, successeurs des Xia, et aurait la Terre (*kun* – hexagramme 2 ) pour signe d'entrée ; quant à la troisième, elle serait l'œuvre du roi Wen des Zhou et aurait été complétée par Confucius et ses successeurs. Cette dernière version est placée sous le signe du Ciel (*qian* – hexagramme 1).

Peut-être cette évolution en trois phases n'a-t-elle aucune réalité. En l'absence de toute preuve matérielle, nous ne pouvons que faire confiance au Zhouli – une confiance pas si mal placée pour d'autres sujets. Par ailleurs, qu'elle soit historique ou symbolique, cette évolution dans le classement des hexagrammes doit forcément traduire une réalité cosmique, une caractéristique majeure de « l'état du monde » à trois moments précis. On passe ainsi de la Montagne (« ferme », « solide », « droit », « simple »…) à la Terre (« vertus féminines », « femme »…) pour finir par le Ciel (« masculin », « souverain »…). Quoi qu'il faille se montrer très prudent lorsqu'on se mêle d'interpréter des symboles – et spécialement lorsqu'il s'agit de commenter des données archéologiques –, on ne peut s'empêcher de voir là un reflet de l'évolution de la société au temps des trois dynasties royales. Pour périlleux qu'il soit, tentons donc l'exercice !

Avec les Xia, nous voyons naître la Chine, puissance « ferme et solide » (qualités indispensables pour une civilisation qui existe depuis 4000 ans) qui a encore au moins un pied dans un néolithique « simple » et peu sophistiqué, proche du monde idéal de Lao Zi : « de petits pays avec de petites populations qui n'avaient pas de rapports entre elles, où les inventions trop modernes ne trouvaient pas d'application ».

La période des Shang est caractérisée par la « féminité ». Peut-être peut-on y voir le souvenir encore bien vivant d'un matriarcat tout-puissant durant la préhistoire et qui, sous les Shang, se manifeste de manière tangible dans les sphères du pouvoir (dont la présence d'une célèbre femme général d'armée connue sous le nom de « Dame Hao »).

Avec les Zhou enfin, on bascule franchement (et pour longtemps) dans un patriarcat (« masculin ») qui montera en puissance jusqu'au pouvoir absolu (« souverain ») du Premier Empereur Qin Shi Huang Di.

Au terme de ces quelques pages, il apparaît clairement (c'est du moins mon souhait) que le Yi Jing n'a rien d'un ouvrage figé, mais qu'au contraire, il est et a toujours été en constante évolution. Au fil des siècles, son contenu n'a cessé de s'enrichir de commentaires secondaires dont on peut certes discuter parfois de la qualité, mais qui témoignent d'un dynamisme hors du commun. Quant aux traductions, nous avons vu que leur diversité allait dans le sens de l'ouverture et d'une évolution dynamique.

Ce dynamisme se traduit également par l'infinie variété des usages qui sont faits du Livre des mutations, objet de nombreuses recherches et source de créativité dans les manières de l'utiliser. Je parlais en introduction de « mise à toutes les sauces ». Cette expression n'a dans mon chef aucune connotation négative, mais au contraire, porte témoignage de la bonne santé de ce très vieux et très moderne livre de sagesse.

JACQUES GOSSART

*Ce texte a été initialement publié dans le numéro 8 de la revue Itinéraires (hiver 2008/2009), éditée par l'association Initiations - www.initiations.be/*

* * *

[1] On trouve souvent, dans la littérature, les orthographes *Yi King* et parfois *I Ching*. Ces différences sont dues au fait qu'il existe plusieurs systèmes de transcription phonétique des mots chinois. Pour ce qui concerne cet article, j'ai adopté le *pinyin*, le plus officiel et le plus récent de ces systèmes.
Pour ce qui est de la traduction de l'expression *yi jing*, les versions varient suivant les auteurs. C'est ainsi qu'à côté des courants « Livre des mutations » et « Livre des changements », on trouve des traductions telles « Traité canonique de la mue » ou encore « Classique des transformations ».

[2] Jacques Gossart, *Entre mythologie et archéologie : les origines de la Chine*, Kadath 102, 2006.

[3] Voici, à titre purement indicatif, les références de quelques versions françaises du Yi Jing disponibles en librairie.
• Richard Wilhelm, Etienne Perrot, *Yi King – le livre des transformations (livres I et II)*, Librairie de Médicis, Paris, 1973. — *Yi King – Texte complet (livres I, II et III), – Edition originale*, Librairie de Médicis, 1973.
• Kerson & Rosemary Huang, *Yi Jing – Le sens originel du « Livre des mutations »*, Editions Dangles, St-Jean-de-Braye, 1993.
• Lieou Yi-Ming, Thomas Cleary, *Yi King – texte intégral*, Editions du Rocher, Les Grands Textes Spirituels, Monaco, 1994.
• Cyrille Javary, Pierre Faure, *Yi Jing, le livre des changements – français et chinois*, Albin Michel, Paris, 2002.
• Simone Berno, *Le Yi-King au quotidien*, Editions Dangles, St-Jean-de-Braye, 2003.
• Alain Gesbert, *ABC du Yi King divinatoire*, Edition Grancher, Paris, 2004.